

BILAN D'EXPÉRIENCE

Après une interruption due aux comptes-rendus des travaux de notre Congrès de Bordeaux, nous reprenons aujourd'hui l'article de notre camarade R. FONVIEILLE sur son expérience Ecole Moderne dans un groupe scolaire important de la région parisienne.

(Voir « Educateur » n° 18)

Poursuivant la progression par palier qui me semble devoir être recommandée, et deux techniques majeures étant maintenant au point : le texte libre et le journal scolaire, l'année 1948-49 devait me permettre d'expérimenter une technique qui devait amener les enfants au travail individualisé en histoire, géographie et sciences : celle des fiches-guides.

J'avais établi sur chaque sujet du programme, une fiche qui, en donnant un plan d'étude du sujet, obligeait l'enfant à chercher des documents pour répondre aux questions posées, à effectuer de petits travaux (maquettes, plans) ou à expérimenter.

Je devais d'ailleurs l'abandonner par la suite pour plusieurs raisons, ce qui ne veut pas dire que je condamne le principe, mais pour répondre aux questions posées ou faire les travaux proposés par les fiches, je n'avais pas un matériel (livres ou outils) assez simple à proposer aux enfants ; mais c'était une nouvelle forme de travail à laquelle ils n'étaient pas habitués, qui aurait pu fort bien convenir à quelques-uns, mais dont l'organisation collective avec plus de 30 élèves s'avérait difficile ; mais surtout, les fiches établies quelquefois un peu hâtivement (il m'en fallait faire trois chaque semaine) me parurent bientôt très critiquable et j'hésitai à les employer les années suivantes.

Pourtant cette forme de travail me semblait assez sympathique puisqu'il était placé à des heures de travail libre où chaque équipe organisait son activité à sa guise, ou en fonction des disponibilités matérielles, l'une travaillant sur sa fiche d'histoire, l'autre sur sa fiche de géographie, etc...

L'année 49-50 me voyait affronter une tâche qui devait me valoir un fâcheux échec : la préparation à l'examen.

Mais situons d'abord les circonstances.

A l'école Pasteur, chaque année, 120 à 130 élèves quittent l'école. Cinquante à soixante d'entre eux obtiennent le certificat d'études dont 25 en moyenne viennent des deux classes primaires de F.E. 2, les autres lauréats appartiennent aux 5^{me} ou 4^{me} du C.C.

Mon accession à la classe du certificat était due à une expérience intéressante, qui, me semble-t-il serait à conseiller dans tous les groupes importants. J'avais réussi à imposer à un collègue, avec l'aide de mes deux complices imprimeurs, une expérience à l'échelle de l'école, de roulement sur deux ans en fin d'études, chaque maître reprenant tous les deux ans une F.E. 1^{re} année, gardant ses élèves deux ans et les présentant au C.E.P. L'expérience ne fit qu'un cycle pour des raisons extra-pédagogiques.

Deux classes de fin d'études présentent au certificat. Maintenant, les deux F.E. se répartissent les élèves de façon à obtenir deux classes de même niveau, ce qui donna en 1955 par exemple, 14 + 13 élèves admis.

Il n'en était pas de même quand je pris la classe de F.E. et ainsi qu'il est fait pour toutes les classes parallèles (il existe 5 C.P., 4 C.E., 3 C.M., etc...) il y avait classe A, forte et classe B, faible. Quand on connaît le recrutement des F.E., surtout dans une école à C.C., on peut imaginer aisément ce qu'est une classe faible, que j'avais, à ce niveau.

Il s'agissait d'enfants ayant commencé leur scolarité en pleine occupation, à l'époque des évacuations, des classes de mi-temps et ayant eu un apprentissage de la lecture si défectueux qu'ils n'étaient guère rattrapables en orthographe, test essentiel du C.E.P. D'après les tests de l'orientation professionnelle, quatre seulement de mes élèves atteignaient la moyenne des F.E. de la Seine. Et de fait, ils ne furent que trois à obtenir le C.E.P., représentant un pourcentage catastrophique, car j'avais eu la naïveté de mettre mes principes en application, estimant que tout enfant de 14 ans ayant atteint la F.E. a droit de tenter sa chance.

Ce fut une de mes plus cruelles déceptions, qui fort heureusement ne me fit pas reculer, puisque trois ans plus tard, je devais avoir une revanche, négative, mais éclatante pour moi, bien que non-officielle.

Un collègue traditionnel ayant une classe absolument semblable à la mienne de 1950 (mêmes résultats aux tests d'O.P.) n'eut aucun C.E.P. Il est vrai qu'il s'était évertué à prédire l'échec à ses élèves et qu'il n'avait présenté personne, les enfants qui en avaient eu l'audace s'étant présentés librement. Son honneur était sauf : 0 sur 0, pourcentage : 100 pour cent.

Mais je prenais l'avantage. Mes retardés avaient gardé le goût de l'école et de l'étude, beaucoup étaient revenus avec moi aux cours d'adultes et avaient réussi à y décrocher la peau d'âne, presque tous ceux que j'avais orienté, pour qui j'avais cherché des Centres d'Apprentissage à leur mesure obtenaient un C.A.P. et se montraient de brillants manuels, alors que les recalés traditionnellement de mon collègue claquaient à tout jamais la porte en quittant l'école.

Après cela, l'année 1950-51 fut une année de déception. Désabusé par mon échec, en face de nouveaux élèves que je n'allais garder qu'un an, avec tout un apprentissage à refaire tant dans le domaine de la technique que dans celui de l'esprit, en face même d'une certaine opposition des enfants, je ne devais faire qu'une découverte, mais d'importance capitale : la correspondance régulière, la vraie correspondance, avec un camarade rencontré au Congrès de Nancy. Pourtant, j'estime aujourd'hui que ce n'étaient que tâtonnements et qu'il y manquait l'aboutissement : l'échange.

Cet échange, je ne devais le tenter que l'année suivante, mais avec quel succès !

Une bonne équipe que j'allais garder deux ans par le fait d'une autre possibilité qu'offrent les groupes importants. Les enfants à scolarité normale font trois ans de F.E. Nous avons donc mis hors-jeu la classe de certificat, source de revenus, et fait un roulement sur deux ans avec les F.E. I (roulement jeunes-anciens).

Une bonne correspondance avec mon dynamique ami Guilhem, de Bordeaux, et nous entreprenions ce qui peut-être a contribué le plus à m'imposer sur le plan local, tant municipal que familial ou scolaire.

Pendant une semaine, fin mai, je partis à la découverte du Bordelais. Ce fut un succès incomparable que cette communion avec le milieu si proche et si différent de la banlieue bordelaise. Rien de comparable avec le tourisme scolaire vide de contenu affectif, que j'avais tenté après ce certificat raté, en emmenant les enfants au Havre en centre d'accueil.

Fin juin, nous recevions à notre tour les Bordelais comme en une imposante fête de famille.

En cette fin d'année 1952, je ne savais que crier à tout vent : que ceux qui n'ont jamais pratiqué l'échange le fassent, c'est formidable.

1952-53. Quelques départs, quelques apports de nouveaux élèves qui n'enrichissent guère mon équipe, bien au contraire. Une correspondance tardive puisque de raccroc avec Denjean, heureux de trouver après son Congrès de Rouen la possibilité d'un échange, aussi réduit soit-il, ce qu'il fut.

Les fins d'années impaires ne m'ont jamais été favorables.

C'est cette succession de réussites et d'échecs qui constitue peut-être le côté le plus ingrat de la tâche du maître d'école de ville. Ce flot d'enfants, tour à tour offerts à sa pratique pédagogique, ce défilé de personnalités qui se cherchent et dont trop souvent il ne perce pas le secret ou dont il n'entrevoit les possibilités qu'en fin d'année, à la veille du départ pour une autre classe, ne lui laissent que le hasard de quelques réussites et de nombreux échecs.

J'entends échec quand il entrevoit trop tard qu'il y aurait eu possibilité d'éducation fructueuse et qu'il n'a rien pu tenter. Heureux ceux qui ne découvrent pas ces possibilités d'éducation supérieure qu'est la communion d'esprit entre l'adulte et l'enfant et qui ont conscience d'avoir conduit bien droit le troupeau qui leur était confié.

Et puisqu'il lui faut prendre son parti de ce genre d'échecs absolument indépendants de sa bonne volonté, il lui faut savoir s'enthousiasmer aux réussites, l'enthousiasme étant indispensable au progrès.

C'est de ces réussites que fut faite l'année 1953-1954.

Un mois fut suffisant pour que la majorité des enfants soient adaptés à la classe ; adaptés à la discipline coopérative, adaptés à la forme du travail individuel ou par équipes, adaptés à toutes les tech-

niques qui furent pratiquées cette année-là et qui constituent, je crois, une gamme assez complète de ce qui peut être proposé à des garçons de 12 à 13 ans.

Une seule difficulté : celle de l'apprentissage de l'imprimerie. Il ne m'a pas été possible de les intéresser à ce travail ingrat, et, en fait, ce furent des spécialistes volontaires qui assurèrent la composition du journal.

Quant aux succès, le plus spectaculaire devait être encore une fois la correspondance couronnée par son échange, cette fois avec les Polinois de l'ami Masson.

Nos Jurassiens vinrent les premiers pour pouvoir dire à leurs parents ce qu'était l'hébergement familial (Masson avait quelques inquiétudes pour me recevoir). Ils vinrent à la rentrée de Pâques, pour ne pas couper la préparation aux examens, et ce fut la même ambiance que lors de la visite des Bordelais. Seule nuance, ce n'était plus une surprise.

Nous leur avons rendu la visite à mi-juin, en nous payant le luxe de passer la frontière au cours d'une excursion sur les rives suisses du Léman.

C'était un succès complet. « Le Progrès de Lyon » consacrait six longs articles à notre échange, ce qui était d'une excellente propagande. Pendant près de deux mois, toutes les activités de la coopérative et de la classe avaient gravité autour de ce voyage.

En un mois, il avait fallu faire face, pour payer le déplacement, à une dépense imprévue de 100.000 francs. Il n'y eut pas un moment de découragement, mais, au contraire, élèves et maître, galvanisés par l'adversité, nous avons tout tenté et nous avons réussi.

La préparation minutieuse des visites, tant à Paris que dans le Jura, fut avec leur compte-rendu, l'objet d'une intense activité qui fit de la classe un chantier des plus animés.

Mais là n'étaient pas les succès que j'appréciais le plus en cette fin d'année. J'avais réussi, avec mes « gars de Gennevilliers », tous tentés par la rue et l'exemple d'aînés chez qui le genre « casseur » est seul bien porté, à obtenir, sans contrainte, une parfaite correction et presque de la distinction.

Aussi, quelle ne fut pas ma déception, quand l'année suivante, à nouveau livrés à eux-mêmes, sans rien qui donne un sens à leur vie d'écoliers et de jeunes adolescents, ils se mirent en devoir de tenir la dragée haute aux mannequins du mauvais genre.

Et c'est là aussi un des aspects du problème « écoles de villes » où, trop souvent, les résultats les plus encourageants sont réduits à néant par le manque de continuité de l'empreinte du maître.

Enfin, sur le plan individuel, je réussis à repêcher deux garçons que je gardai en F.E. 1, m'étant engagé à les présenter au C.E.P. qu'ils obtinrent d'ailleurs brillamment. Deux « cas » intéressants dont un surtout me donne les plus grands espoirs de réaliser un de mes rêves : sortir de ces modestes foyers ouvriers qui forment la population gennevilloise, un homme qui soit quelqu'un.

1955 — année impaire me voyait contraint de renoncer. Douche écossaise ! Après la chaude ambiance de mes succès, la sévère froideur d'une équipe de retardés, n'ayant jamais travaillé à l'école et n'étant nullement décidés à commencer à 13 ans, fut-ce selon une nouvelle méthode.

Après m'être épuisé un trimestre à essayer de leur insuffler un peu de vie, je devais dès janvier tirer un trait noir sur 1955 et attendre octobre.

Je l'attendais avec d'autant plus d'impatience que le directeur me proposa une expérience qui

pour en être à son début n'en est pas moins enthousiaste.

J'ai pris en octobre des enfants de six ans que je mènerai à l'entrée en sixième, donc cinq ans de scolarité suivie avec les mêmes enfants et avec, au départ, l'accord des parents.

Il est trop tôt pour en parler maintenant et il vaut mieux prendre rendez-vous dans quelques années.

R. FONVIELLE
